

L'étranger, une figure mouvante

Abdellatif CHAOUITE *

Il y a "l'étranger" comme personne concrète, et il y a la figure de l'étranger : modèle construit comme symbole des relations humaines. Cette figure nous introduit à la reconnaissance de notre diversité et de notre étrangeté intime ou sinon, sert de support projectif et d'objet de refoulement au-delà des frontières, internes et externes.

Dans un texte datant de 1908, *Digressions sur l'étranger*, G. Simmel s'attache à définir la relation paradoxale qui s'établit entre un groupe "spatialement déterminé" et l'étranger à ce groupe. L'argument de ces digressions est ramassé dans la conclusion de l'auteur : "Bien que ses attaches avec le groupe ne soient pas de nature organique, l'étranger est cependant membre du groupe, et la cohésion du groupe est déterminée par le rapport particulier qu'il entretient avec cet élément. Seulement, nous ne savons pas comment désigner l'unité particulière de cette situation, sinon en disant qu'elle comporte une dimension de distance et une dimension de proximité, et, bien que ces dimensions caractérisent dans une certaine mesure toutes les relations, ce n'est qu'une combinaison particulière et une tension mutuelle qui produit cette relation, spécifique et formelle, à l'étranger" (1).

Deux types de situations bornent cette combinaison particulière à la relation à l'étranger dans l'approche de Simmel : "l'objectivité" de l'étranger qui le rend apte à recueillir la confiance ou à porter le jugement le moins partial et, le "danger" de cette même objectivité ou de cette "liberté" qui en fait facilement, en cas de crise du groupe, un bouc émissaire. La position de l'étranger relèverait dans ce sens d'une "métrique étrange" (2) ou d'une optique spécieuse qui rapprocherait ou éloignerait l'étranger suivant l'éthique qui cadre la relation avec lui.

Une figure flottante

Dans tous les cas, cependant, la figure

de l'étranger — notion qu'il faut moins entendre ici dans le sens restreint du statut juridique que dans le sens d'un paradigme : le paradigme de l'individu marqué d'une façon ou d'une autre par une "frontière", dont il est objectivement porteur ou dont il est le support projectif — est une figure de voyage, une figure qui voyage sur un axe relationnel, symbolique et imaginaire, avec la figure de l'autochtone. Autrement dit, d'un pôle proche à un pôle lointain, la figure de l'étranger continue de pérégriner bien après que la personne concrète ait accompli son propre voyage et se soit fixée. Mieux : l'étranger concret est toujours précédé et suivi par la figure qui en est construite. "Ce phénomène montre que les relations spatiales ne sont que la condition, d'une part, et le symbole, d'autre part, des relations humaines" (1). Le voyage réel ou conditionnel se poursuit comme voyage figuratif ou symbolique qualifiant les relations humaines. Plus exactement, il qualifie les lignes de forces, d'attraction et de répulsion toutes ensembles économiques, territoriales, culturelles, symboliques... auxquelles sont soumises ces relations.

Comme symbole donc, la figure de l'étranger est flottante. Paraphrasant J.B. Pontalis (3), on pourrait dire que le mot "étranger" est un mot qui bouge, qui migre, comme la figure qu'il veut désigner : d'un pays à l'autre, d'une culture à une autre... mais également d'une doxa à une autre, voire — et nous en vivons un nouvel épisode — d'une loi à une autre. Sans cesse en déplacement, en migration sur une ligne de rapprochement / éloignement, de familiarité/étrangeté, cette figure se voit attribuer au passage de multiples visages, attrayants ou effrayants, loyaux

* *Ethno-psychologue, ADATE, Grenoble*

ou hors-la-loi, "réguliers" ou "clandestins"... Métaphore de l'exil, de la sortie de tout lieu de fixation, elle sépare en somme les gens du Dehors ou à maintenir Dehors. Et ici, pointe le rapport à la mémoire des lieux et à ses mystères dont les signes sont à réserver ou à révéler à l'étranger...

Ces battements ou ces mouvements de figures font sans doute partie de l'épreuve de l'étranger, de l'épreuve d'être étranger : dans l'aventure du désancrage, le centre de gravité de l'étranger (son adhérence à la mêmeté et aux particularismes de groupe) perd du poids de sa pesanteur et de son attraction. Ce qui fait à la fois sa chance de rencontrer d'autres "étrangers", et le risque pris de son errance... Cependant, la fonction de ces mouvements est peut-être — justement — ailleurs : là où la figure de l'étranger devient butée, point de "capture d'un secret", le secret "qui introduit l'imaginaire (de l'autochtone) à son espace illisible, à ses sillages de longue mémoire (4)".

L'étranger en nous

Espace illisible et sillages de longue mémoire : ces métaphores qu'emploie A. Khatibi résonnent de l'écho d'une géographie de l'étrange-intime, ils dessinent comme une image en profondeur, inversée ou en miroir, de la figure objectivable de l'étranger. Depuis sans doute le fond des temps mythiques, la figure objectivable de l'étranger est le détour le plus direct ou le support pour "éprouver et reconnaître en soi l'étranger" (3). D'abord figure lointaine et du lointain, d'étrange langue et d'étranges moeurs, elle permet de définir la bordure confortable du "Nous", de lasser chaque élément du secret de sa capture dans ce Nous. Puis, il arrive que son insistance, sa persistance ou son interpellation, nous fasse migrer, par intérêt, curiosité ou sympathie vers les territoires de sa figure, qu'elle nous fasse troquer un brin de notre complétude contre un peu de sa mystérieuse légèreté. Enfin, par familiarité ou hostilité, nous nous apercevons un jour qu'elle est en "nous", qu'elle est devenue la figure de l'étranger intérieur. Alors, le labeur des "sillages de longue mémoire" commence, bousculant nos certitudes, dérangeant le confort de nos représentations, défaisant l'harmonie imaginaire de notre Soi et de notre Chez-soi, dévoilant l'étranger en nous-même et à nous-même. A ce

moment, on peut dire qu'elle vient se mettre là où elle a toujours été, dans cet "espace illisible", point aveugle de notre savoir sur "nous-même", pour briser, à son insu et au nôtre, la circularité imaginaire de l'homogène.

La "place" de la figure flottante de l'étranger est donc dans notre "case vide" à nous. La regagnant, elle peut suspendre son voyage ou, plus exactement sans doute, nous entraîner dans son sillage vers le devenir ou la promesse de notre soi : la représentation ou la nomination de notre diversité, quelque chose comme un Divers-soi qui se reconnaît comme tel... Ou alors, les mouvements d'âme et de corps, soulevés par les voyages de cette figure, rencontrent des intérêts inavouables, soulèvent des affects non intégrables, et c'est la version interne de cette figure qui se trouve privée d'accès à la symbolisation. Elle n'est plus alors qu'un "mauvais objet" à externaliser. Ici, la boucle se referme sur elle-même et rebondit en reprojettant l'étrangeté intime sur ses supports externes. La figure de l'étranger reprend alors du service si l'on peut dire, elle reflotte à nouveau et redevient éventuellement objet de refoulement au-delà des frontières, internes et externes. ■

(1) Georg Simmel, *Digressions sur l'étranger*, in *l'Ecole de Chicago*, Ed. Aubier 1990.

(2) Marc Guillaume et Jean Baudrillard, *Figures de l'Altérité*, Ed. Descartes et Cie, 1994.

(3) J.B. Pontalis, *La force d'attraction*, Ed. Seuil, 1990.

(4) Abdelkebir Khatibi, *Figures de l'étranger dans la littérature française*, Ed. Denoël 1987.